

le Suprême Conseil écossais. Ceux-ci se défendirent vigoureusement, retournèrent l'accusation contre Simon, qualifié d'« ami de la dissidence » et d'homme peu honorable : il dut en définitive donner sa démission à la fin de 1824 (1). Mais au Grand Orient on resta soupçonneux et certains s'inquiétèrent d'une manœuvre de « l'écossisme », quand en 1829 les deux loges de Metz demandèrent leur fusion sous le titre *Les Amis de la Vérité*. Le rapporteur de la Chambre symbolique estima cependant qu'elles ne cherchaient pas à « désertir la bannière du G... O... pour se ranger sous un autre étendard ». « Si ces loges, conclut-il, ne voulaient se servir de cet auguste caractère que comme d'un manteau, ce serait donc plutôt pour ramener au bercail des brebis égarées que pour en livrer le bienfait à des infidèles (2). »

Comme à Nancy, l'équipe dirigeante des années 1830 comportait des hommes aux tendances démocratiques accentuées, tels le libraire Verronnais, éditeur d'un almanach départemental et de brochures maçonniques, ou surtout l'avocat Woïrhaye qui, nommé avocat général après les journées de juillet puis bientôt révoqué par le parti de la résistance, prononça lors d'une visite officielle du roi une vive diatribe au nom de la garde nationale (3). *Les Amis de la Vérité* accueillirent avec empressement des officiers polonais réfugiés après l'échec de l'insurrection de 1831 et sollicitèrent des faveurs du Grand Orient pour la loge qu'ils voulaient créer à Avignon. En 1834, l'atelier messin, tout en déclarant « les questions qui politique fondamentale... bannies de son sein », protesta contre la condamnation de la loge parisienne républicaine à *l'unité indivisible*.

Quelques années plus tard, ce groupe républicain vit son confluence menacée par un noyau plus avancé encore. Le vénérable Missonnier, ancien quartier-maître de la citadelle, dénonça au Grand Orient « plusieurs jeunes FF. qui quelquefois commencent par le saint-simonisme, passent par le Phalanstère pour en arriver à la maçonnerie mais qui n'en sont probablement pas encore à celle-ci ». Leur chef Madaule,

1. Dossiers du chapitre et du conseil philosophique, B. N. FM² 297. *La Pompe funèbre en mémoire du T. . . III. . . F. . . comte de Valence* (B. M. Nancy, 280616 g) prouve effectivement l'existence de relations avec le Suprême Conseil en 1822.

2. Rapport de 1829, B. N. FM² 295.

3. Une lettre de Begin, « votre concitoyen et F. . . à l'O. . . de Metz pour recommander deux officiers d'un régiment déplacé (B. M. Nancy, collection des autographes) est bien significative des liaisons entre les loges de Metz et de Nancy. Sur le milieu messin de cette époque, cf. H. CONTAMINE, *Metz et la Moselle de 1814 à 1870*, Nancy, 1932, pp. 361-389.

officier d'état-major, voulait semble-t-il réformer certains usages jugés trop formalistes mais, objectait Missonnier, « l'on n'a pas constamment des morceaux d'architecture à la place de ces usages » et ce serait « réduire notre temple à la proportion exigüe d'un mesquin cabinet de lecture ou d'une chambre de conférence ». Le Grand Orient ayant donné raison à Madaule, plus actif à Paris, le parti du vénérable protesta avec aigreur et passa à l'écossisme en proclamant : « La M. . . est une, en tous les temps, en tous les lieux, dans tous les temples et suivant tous les rites ». « La dissidence, gronda le rapporteur du Grand Orient, devra s'enorgueillir de compter de pareils adhérents dans son sein, c'est un succès que nous ne lui envierons pas. » La nouvelle équipe resta donc maîtresse du terrain, mais Madaule quitta peu après Metz pour Paris (1).

Si la franc-maçonnerie vosgienne connut une histoire beaucoup plus paisible, le même esprit d'ardent libéralisme inspirait certains de ses membres, tels Joseph Colin ou Sébastien Deblaye, que M. Jean Bossu a déjà présentés dans ses intéressants articles. La *Parfaite Union* d'Épinal accueillit donc très cordialement l'ancien conventionnel Crassous de Médeuil, originaire de la Charente-Inférieure quand il se retira dans la ville chez son gendre : ce maçon avait lui aussi fréquenté l'Ordre du Temple lors de son exil à Bruxelles (2). La figure la plus intéressante est certainement Léopold Turck, organisateur de la charbonnerie vers 1821 puis éditeur d'un « Almanach du Peuple » à Plombières, où il s'était installé comme officier de santé. Démocrate aux convictions immuables, il écrivait en 1832 au sous-préfet de Mirecourt, qu'il avait rencontré à la loge d'Épinal sous la Restauration : « Tous deux nous saluâmes avec enthousiasme la révolution de Juillet... Depuis cette époque, je suis resté le même, pourquoi avez-vous changé (3)? ».

Il ne faudrait cependant pas considérer les loges comme des foyers directs d'activité politique. Respectueuses des constitutions maçonniques, elles consacraient leurs tenues à l'étude du rituel et à la réflexion philosophique, non à la discussion des actes du gouvernement. A côté des militants que nous venons de citer, elles comptaient d'ailleurs bien des opportunistes prudents, et aussi des esprits tournés par prédilection vers la méditation métaphysique. Leur influence apparaît

1. Correspondance avec le Grand Orient, 1839-1840. B. N. FM² 295.

2. J. Bossu, *op. cit.* et *Quelques francs-maçons vosgiens d'autrefois*, Épinal, 1960, 55 p. Cf. aussi *Mathieu d'Épinal et son temps* dans *La Révolution de 1848*, 1946, XXXVI, 172-173, p. 35-59 et 174-175, pp. 27-59.

3. 2 avril 1832, A. D. Vosges, 8 M 14.